Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 2

Artikel: L'effé dè la pipa
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187562

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne qui s'amuse.

J'avoue que c'est avec une certaine hésitation que je livre ma première bataille dans un journal comme celui-ci, qui compte des collaborateurs à la plume alerte et spirituelle, appréciée depuis longtemps déjà par les lecteurs du *Conteur Vaudois*. J'ai le trac, comme on dit aujourd'hui, de « remporter une veste ». Ma foi, tant pis! je me risque. Et puisqu'il vaut mieux, selon moi, débuter dans un journal par une note gaie que par le *si bémol* de la mélancolie, j'ai pincé le sujet de cet article dans le domaine de la joie, dans ce tourbillon multicolore et folâtre que l'on est convenu d'appeler « bal masqué ».

Bal masqué! A ces mots, tous nos souvenirs d'antan se réveillent, secouant leurs grelots sonores, leurs paillettes dorées, et faisant pleuvoir autour de nous, comme une neige odorante, les fleurs d'aubépine des printemps envolés!

Mais puisque la jeunesse n'a qu'un temps — hélas! — et que chaque année, comme dirait feu de la Palisse, nous vieillissons de trois cents soixante cinq jours un quart, ne perdons pas une minute des rares moments que nous accorde cette superbe fille aux cheveux épars, à la poitrine palpitante, aux hanches voluptueuses, au pied souple et pétillant d'impatience, qui a été baptisée du nom de « gaîté », et chantons avec elle:

Vive la folie,
Et que le plaisir
Laisse à notre vie
Un gai souvenir!

C'est dans cette heureuse disposition d'esprit que je suivais samedi dernier le chemin le plus court qui conduit de chez moi au Casino-Théâtre, en passant par dessus le Danube.

Ici, ma tâche devient plus facile, parce que je vais tout bénévolement vous narrer ce que j'ai vu.

Le bal, annoncé à grands coups de publicité, devait commencer à neuf heures, et, dès huit heures, travestis de toutes nuances, et civils de toutes qualités se bousculaient déjà au café du théâtre. Les chaises étaient aux enchères, et celui qui avait l'imprudence de se lever une seconde seulement, était sûr de s'asseoir dans le vide.

Depuis nos personnalités politiques jusqu'aux célébrités de ce monde équivoque que nous appelons la « vie de Bohême », tout Lausanne y était représenté. »

Considéré superficiellement, ce contraste était charmant.

A neuf heures et quelques minutes, l'orchestre de Beau-Rivage fit entendre le son folâtre d'une polka d'Arban. Ce fut le signal précurseur d'une cohue indescriptible qui se précipita dans la salle du bal, se frayant un passage à coups de poings et à coups de coudes. Une personne plus pratique que les autres se servait d'une épingle de grande dimension, qu'elle enfonçait sans pitié dans les chairs des malheureux qui se trouvaient devant elle. J'eus l'honneur d'être impitoyablement caressé par cet aiguillon qu'une perspicacité féminine peut seule avoir imaginé. « Aïe! » criait un monsieur, « Oh! » hurlait un autre.., et *l'épingliste* épinglait toujours!

Enfin, nous voici au contrôle, où nous trouvons des contrôleurs qui ignorent terriblement les lois de la courtoisie et de la politesse. — Ceci dit en passant.

La salle de bal présente un coup d'œil féerique; l'estrade de l'orchestre est entourée de lanternes vénitiennes que les glaces reflètent en tous sens; les lustres projettent mille feux s'entrecroisant avec les étincelles électriques qui brillent de tout leur éclat au travers d'un loup mystérieux que cache un minois qui ne peut être que charmant, à en juger par la désinvolture provocatrice du corps.

Mais je m'aperçois que, comme un enfant gâté, je suis gourmand et cet article menace de prendre des proportions inquiétantes, si je n'arrivais de suite aux amateurs friands de l'art chorégraphique; je vous déclare en toute sincérité qu'ils s'en sont donnés pour leur argent, et jamais, même à Paris, je n'ai vu mettre autant de passion dans la danse. Ça tenait du délire! Les costumes étaient très réussis: personnages historiques, types légendaires, travestissements grotesques gigottaient sous le même plafond.

Un costume d'Espagnole, jupe satin jaune à volants avec veste figaro de velours noir, garnie argent, a provoqué dans le public un vif mouvement d'admiration. A signaler aussi un gracieux chaperon rouge, tirant un peu sur le grenat, c'est vrai..., mais à cela près.

La première partie du bal manquait un peu de cet entrain qui n'empoigne son monde qu'après le souper. Alors, chacun devient fiévreux, un frisson de gaîté traverse tous les esprits et le tourbillon de la danse prend cet aspect qui fait dire à un observateur: « Voilà des gens qui s'amusent! » C'est le moment, où celui qui n'est venu là qu'à titre de simple curieux, reprend le chemin le plus court, qui conduit du Casino-Théâtre chez lui, en repassant par dessus le Danube. Henri DELAVIGNE.

L'effé dè la pipa.

Dein lo teimps iô on certain Djan Nicot, que fasâi lo comerce dè bétions, ve que lévâvè dâo tabà dein on carreau dè son pliantadzo iô l'avâi cru vouâgni dè la granna d'abondance, lè dzeins qu'étiont dza prâo mâlins, ont bintout z'u dévenâ coumeint faillâi sè servi dè cll'espèce dè salarda montâïe, et dè suite l'ont einveintâ dâi pipès po s'eingosélâ pè lo fétu la foumâire dè cé tabà; et du adon, tant qu'ora, on n'a vu què pipès dè totès lè sortès, et cigâles pè lo mor dâi pipatsons.

Ora, cein est-te bon; cein est-te crouïo? Lè z'ons diont, que cein ne fâ rein dè mau, et dâi z'autro que cein n'est què dè la bourtiâ que chetsè l'estoma et qu'attaquè lè pormons; qu'on ne sâ pas quoui faut crairè, kâ on dit adé la méma tsousa du que y'a dâo tabà et dâi pipès dein lo mondo; mâ oquiè que vo ne sédè petétrè pas, c'est que la pipa fâ coumeint lè crouïès montrès, le met ein retard.

L'autro dzo que lo valet à Toraillon, que tiulottè on brulôt ein dou dzo, vegnâi d'ein coumeinci on autro, lo pére Trinque, on espèce dè monsu-pâysan, que vâo tot savâi, po cein que l'a z'âo z'u étâ dein lè grantès z'écoulès, lâi fâ: accuta, me n'ami Toraillon, t'as too dè tant foumâ; et se te ne botsè pas on bocon, tè faut pas comptâ veni vîlhio.

— Et porquiè pas, se lâi repond Toraillon; vouâiti-vâi me n'oncllio Jérémie, qu'a atant foumâ què mè dein son dzouveno teimps et que toraillè adé dein sa granta pipa; le vouaiquie' portant à 70 ans, et l'est onco solido.

— Ne dio pas, se fâ Trinque, que volliâvè avâi lo derrâi mot; mà quoui tè dit que se n'avâi pas tant foumâ, n'ein arâi pas quatro-veingt!

Lo latin âo syndiquo.

On est tot parâi bin differents lè z'ons dâi z'autro, dein stu mondo, po la cabosse. Tot coumeint y'ein a que dussont allâ dâi z'annâïès pè Lozena po recordâ lo latin et qu'ont la nortse po ein fourrâ dâi mots eintrémi lâo devesâ po férè vairè que sont bin induquâ, y'ein a dâi z'autro que n'ont jamé étâ qu'à l'écoula dâo veladzo et qu'on eimbétè pas ein lâo déveseint dâo latin.

Dein lo derrâi conset d'arrondissement, l'âi a z'u on dinâ après la tenablia, iô lo 75, que baillè vito su la boula, n'a pas manquâ, et tandi lè tostes, qu'on coumeincivè à étrè dié, y'ein a ion, on menistrè, qu'avâi la parola, que lâo vollie derè que lo bon vin l'est on boun' afférè que baillè dâi z'idées et que fâ férè dâi bio discou; adon, po que son toste sâi pe bio, lâo dese cein ein latin: *Bonum vinum verba ministrat*, que cein vâo don derè que lo bon vin décrotsè la pliatena.

— Sédè vo cein que cein vâo derè, dese à l'orolhie dè noutron syndiquo on autro menistrè, et faut-te vo cein espliquâ.

— Oh! grand maci, n'ia pas fauta, se repond lo syndiquo, y'é bin comprâi; l'a de que lo bon vin virè bas lè menistrès.

Un officier d'état-civil s'est trouvé dernièrement dans un cruel embarras. Un enfant lui était né depuis trois jours, et son adjoint venait de mourir: il fallait néanmoins dresser l'acte de naissance. L'officier d'état-civil, qui dans sa jeunesse avait travaillé quelques mois chez un vieux notaire, s'en acquitta de la manière suivante, après y avoir mûrement réfléchi:

« Aujourd'hui 8 janvier 1883, étant accompagné de tels et tels, mes témoins, je suis comparu devant moi, officier d'état-civil, à l'effet de déclarer que ma femme vient d'accoucher d'un enfant vivant et bien constitué.

« Sur ma demande de quel sexe est l'enfant et quels étaient ses père et mère, je me suis répondu qu'il est du sexe masculin et fils de moi, François*** et de Marie-Susanne***, mon épouse; en foi de quoi j'ai signé le présent acte avec moi et les dits témoins.

signé: FRANÇOIS*** »

6

Un nid de fripons.

Les cris, les larmes, les supplications s'entrecroisèrent pendant une minute avec une véritable frénésie. Gérard se tenait à quatre pour ne pas éclater de rire au nez de cette valetaille qui n'en pouvait mais; Faustine et sa mère, plus mortes que vives, se demandaient jusqu'où M. de Nolis entendait pousser sa vengeance; tante Clotilde, furieuse comme au moment de son arrivée, formait des vœux pour que cette nichée de fripons, qui l'avait si malmenée, aille pourrir sur la paille humide d'une prison.

— Ah! mes drôles, vous profitez de l'absence de vos maîtres pour vous livrer à un tel scandale, reprit Gérard; le Code a prévu le cas: abus de confiance, vol domestique avec effraction, que sais-je; la prison, les galères, la déportation, vous saurez ce qu'il en coûte et vous vous en souviendrez longtemps.

— Grâce! hurlait Labourache.

— Miséricorde! répétait Léonie.

— Sauvez l'honneur de nos familles!

— Pitié, mon Dieu, pitié pour de pauvres égarés!

Tout le monde était à genoux, les mains suppliantes, la voix tremblante de peur; c'était à ne plus s'entendre.

M. de Nolis, l'air toujours furieux, considéra une minute ce tableau rarissime; puis, prenant la parole comme avec effort:

— Relevez-vous, canailles, et sortez d'ici pour n'y jamais rentrer. — Je vous donne vingt minutes pour faire vos malles: si, dans une demi-heure, vous êtes encore dans la maison de Madame d'Omerley, je vous livre à la justice.

Tout le monde fut debout aussitôt; chacun regagna sa chambre en courant et entassa pêle-mêle ses effets en paquets; une deml-heure après, toute la domesticité du château avait disparu.

— Quelle soirée, quelle aventure, dit Madame d'Omerley à son gendre lorsque le dernier des serviteurs, après avoir touché la somme qui lui revenait, eut disparu au détour de la rue.

— Je n'en pourrai dormir de la nuit, murmura tante Clotilde.

— Eh bien, chère mère, ajouta Gérard en riant de bon cœur cette fois, êtes-vous convaincue maintenant?

— Hélas!

— Avais-je raison de vous dire que vos gens se moquaient de vous?

— M'ont-ils assez maltraitée! soupira tante Clotilde.

— Ils vous ont fait large part, c'est certain.

— Je ne veux plus voir de domestiques.

— C'est à prendre la résolution de se servir soi-même, ajouta Madame d'Omerley.

— Sans doute cette mesure aurait du bon, mais elle est impossible dans la pratique.

— Que faire alors?

— Traiter avec bonté ceux que nous occupons, mais ne pas leur lâcher la bride sur le cou; tout le monde s'en trouvera bien.

— Est-ce que vous aviez réellement prévenu la gendarmerie? demanda naïvement Mademoiselle de Lhérin.

— A quoi bon; que ces drôles aillent se faire pendre ailleurs, c'est leur affaire; quant à moi, je poursuivais un but: montrer à Madame d'Omerley qu'une surveillance active est nécessaire à une maîtresse de maison; ce but est atteint, que m'importe le reste.

Maintenant, si vous m'en croyez, allons dormir; deux heures du matin sont déjà loin et chacun a besoin de repos.

— Qui va nous faire aujourd'hui le déjeûner? demanda la mère de Faustine avec une certaine inquiétude dans le regard.

— Bah! dormons sans crainte, répartit M. de Nolis; la nuit porte conseil.

Une demi-heure plus tard, tout le monde sommeillait au château de l'Isle-Adam.

SOPHRONYME LOUDIER.

(*Fin.*)

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

I.

Un joyeux brouhaha venait de s'élever derrière la grande porte de la classe communale, lorsqu'elle s'ouvrit largement pour laisssr passer la turbulente troupe écolière.

Parmi les premières sorties se trouvaient deux jeunes filles d'une douzaine d'années, qu'à leurs vêtements un peu plus luxueux, à leur tournure gracieuse et élégante et à ce je ne sais quoi qui indique une éducation familiale, on reconnaissait facilement pour appartenir aux familles aisées du pays.

Georgette et Marguerite, deux amies d'enfance, se donnaient parfois le bras comme pour s'entraîner, et parfois se quittaient, comme deux papillons, pour courir après